

lustration du pays qui les cultive; l'amour de la gloire, l'émulation sans jalousie, et surtout le désir ardent de faire servir l'art au triomphe de la vertu : tel est le caractère du véritable artiste. (*Cours de morale.*)

L'agriculteur laborieux, le négociant probe, l'habile manufacturier, enrichissent l'État, augmentent l'aisance de toutes les classes de la société, et par là méritent leur protection et leur estime; sans les encouragements donnés à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, le pays le plus fertile serait bientôt le plus pauvre. (B.)

Modèle pour les médecins : Larrey¹.

Larrey s'est signalé dans l'exercice de l'art médical par un zèle, une humanité, un dévouement à toute épreuve.

Ses talents et son expérience l'avaient fait nommer chirurgien en chef de nos armées; il les accompagna d'abord en Égypte, ensuite dans toutes les campagnes de l'Empire.

On ne saurait exprimer combien sa conduite fut toujours admirable. Non moins intrépide que le soldat dont il partageait les destinées, Larrey s'est plus d'une fois précipité sous le feu des canons ennemis, dans des grêles de balles et de mitraille, pour arracher à la mort ses victimes; pour les panser et pour les nourrir, il leur a fait plus d'une fois l'abandon de ses vêtements, de son linge, de ses propres vivres; et plus d'une fois entouré de blessés, on l'a vu soutenir pendant trente heures, sans repos, sans nourriture, le pénible soin de remédier à leurs maux; lasser par ses efforts ceux de ses auxiliaires les plus vigoureux, les plus patients, les plus résolus; et, tout trempé de sueur et couvert de sang, ne quitter enfin ce grand travail qu'après le pansement complet du dernier blessé : en abandonner un seul eût été pour lui pire que la mort. Voilà ce qu'a fait Larrey pendant les vingt-deux années d'une guerre sans exemple dans les annales du monde.

Pour lui, point de vaines distinctions, les rangs n'étaient marqués que par la douleur, et le plus humble soldat, s'il était le plus souffrant, était le premier qui recevait ses secours. Et ces soins les bornait-il aux seuls Français? Non, il les donnait encore aux soldats ennemis. Comment une

¹ Né en 1766, à Beaudans, départ. des Hautes-Pyrénées; mort en 1842.

conduite si humaine, si courageuse et si noble, ne lui aurait-elle pas concilié la vénération de toute l'armée? Ses moindres actions étaient connues des derniers soldats : tous le chérissaient; il reçut un témoignage de cette affection générale dans un moment bien terrible.

C'était pendant la fatale retraite de Russie. Un de nos corps d'armée fuyait en désordre, suivi de près par l'ennemi : un fleuve se présente; à la hâte on jette deux ponts : à la suite du corps d'armée, on voit se précipiter vers les ponts une foule immense de malheureux fugitifs de Moscou, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bagages, des soldats, des chevaux, de l'artillerie. De loin, dans la foule qui s'avance, on aperçoit Larrey. Mille cris s'élèvent : « Sauvons celui qui nous a sauvés : qu'il vienne, qu'il approche. » La foule s'écarte, Larrey touche le pont, et le voilà dans les bras des soldats, qui le font passer de main en main d'un côté du fleuve à l'autre; il est sauvé ! Presque aussitôt les ponts surchargés fléchissent et croulent. Tout est englouti !

Malade lui-même, par suite des cruelles impressions d'un froid extrême et prolongé, Larrey n'en continua pas moins de prodiguer ses soins à nos malheureux soldats. Partout, depuis le Niémen jusqu'au Rhin, il créait des hôpitaux et organisait le service médical avec une activité qui tient du prodige.

Nommé, après la paix, chirurgien en chef d'un hôpital militaire, à Paris, Larrey, à la révolution de Juillet, sauva de la fureur d'une multitude égarée les blessés de la garde royale. Il n'eut, pour ainsi dire, qu'à se montrer pour ramener cette foule irritée au sentiment de l'humanité.

A l'âge de soixante-seize ans, toujours enflammé du même zèle, il demanda et obtint la mission d'inspecter les hôpitaux de l'Algérie, alors encombrés de malades. Il mourut par suite des fatigues de ce voyage; ainsi il mourut comme il avait vécu, pour son pays.

Napoléon a prononcé, à l'occasion de Larrey, ces paroles mémorables :

« Si jamais l'armée élève un monument à la reconnaissance, c'est à Larrey qu'elle devra le consacrer. »

Réponse d'un chirurgien.

Boudon, habile chirurgien, fut un jour mandé pour faire une opération difficile au cardinal Dubois, premier ministre¹. Le cardinal, en le voyant entrer, lui dit : « Ayez soin de ne pas m'opérer comme les pauvres misérables de votre hôpital. — Monseigneur, répondit Boudon, ces pauvres misérables, comme il vous plaît de les appeler, sont chacun à mes yeux premier ministre, quand leurs souffrances réclament mes services. »

Exemple pour les avocats : trait de Bellart².

M^{lle} de Cicé, accusée d'un crime capital³, pria M. Bellart, célèbre avocat de Paris, de la défendre. Bellart écouta les explications de cette jeune personne, et fut convaincu qu'elle était innocente. Il souffrait en ce moment d'une maladie de poitrine et ne pouvait parler sans éprouver une fatigue cruelle. Néanmoins il ne voulut pas refuser son secours à l'innocence en danger. Il se dévoua donc. Cet homme, doué d'un remarquable talent, rassembla toutes les forces de son âme et de sa vie. Son éloquence obtint le plus beau triomphe : l'innocence de sa cliente, jusqu'alors obscurcie par un fatal concours d'apparences mensongères, brilla à tous les yeux de l'éclat le plus pur. Tandis que l'orateur parlait, tous les cœurs étaient agités. On voyait les juges émus, l'auditoire attendri, et jusqu'aux vieux gendarmes, oubliant la consigne, laissant tomber le fusil de leurs mains pour essuyer leurs yeux mouillés de larmes. Ce triomphe de l'orateur faillit lui coûter la vie : ce fut sa plus belle plaidoierie, mais aussi ce fut sa dernière. Obligé de renoncer à parler en public, il ne sortit plus de son cabinet, où l'on s'empressait de venir le consulter.

A voir cette foule de clients qui se pressaient dans son cabinet, on pouvait croire que Bellart amassait une grande

1. En 1723. Homme vil et mauvais
cité à un affreux attentat commis
contre la vie du premier consul, à l'aide
d'une machine infernale, le 24 octobre

2. Mort en 1826.

3. Elle était accusée d'avoir parti-

1800.

fortune : il n'en était rien. Mais tous ceux qui l'ont connu savent avec quel noble désintéressement il a parcouru sa carrière, et dans quelle médiocrité il a terminé sa laborieuse existence. Ne demandant jamais, même aux riches, le prix de son travail, il se montrait satisfait de leurs offres les plus modestes, et ne repoussait que les offres trop généreuses. Quant aux pauvres, il n'acceptait jamais rien d'eux, et bien souvent il les aidait de sa bourse.

Ainsi en agissaient les avocats de l'ancien temps, les Cochin, les Lenormand, les Gerbier; ainsi, à l'exemple de ces vertueux modèles, en agissent encore aujourd'hui tous les avocats qui comprennent la dignité de leur profession, et qui, grâce au ciel, sont encore nombreux en France. La délicatesse et le désintéressement sont des vertus innées dans le barreau français, et les vices contraires y sont des exceptions.

Exemple pour les artistes : le Guide¹ et l'Albane².

Deux peintres, nés dans la même ville³, à la même époque, élèves tous deux de la célèbre école des Carrache⁴, doués d'un semblable génie, eurent une destinée bien différente, parce que le talent fut chez l'un sanctifié par la vertu, et chez l'autre déshonoré par le vice.

Le Guide (*Guido Reni*) acquit d'assez bonne heure une grande renommée : il a laissé beaucoup de tableaux célèbres, entre autres le *Crucifement de saint Pierre*, un *saint Michel*, le *Martyre de saint André*. On admire dans ses productions la richesse de la composition, la correction du dessin, la grâce et la noblesse de l'expression, la fraîcheur du coloris, l'harmonie et la délicatesse des teintes. Le souverain pontife Paul V l'appela à Rome. Ce pape aussi éclairé que magnifique apprécia ses talents, et dès lors le peintre lui devint si cher, qu'il allait fréquemment dans son atelier et passait des heures entières à le voir travailler.

1. Né en 1575, mort en 1644.

2. Né en 1578, mort en 1660.

3. Bologne, en Italie, dans les États
du saint-siège.

4. Les Carrache étaient trois peintres, proches parents, habiles et célèbres, qui florissaient à Bologne dans le xvi^e siècle.

Le bonheur du Guide aurait dû être égal à son talent. Il n'en fut pourtant rien, et, par sa faute, les faveurs dont la Providence l'avait comblé lui devinrent inutiles, et même fatales.

Il se laissa séduire par les attrait du vice, et s'abandonna à tous les désordres d'une vie dissipée. Le jeu devint pour lui une passion; cette passion dégénéra bientôt en fureur. La gloire, l'art, le travail, n'avaient plus pour lui aucun charme. La fortune qu'il devait aux bontés de son auguste protecteur fut rapidement dévorée.

A la fin de sa carrière, le Guide était tombé dans l'état le plus misérable. Pauvre et méprisé de tous, ayant perdu jusqu'à l'ombre de son talent, il termina dans une fainéantise ignoble une vie commencée dans le travail, la gloire et l'opulence, et mourut complètement oublié de ce monde qui l'avait tant applaudi dans sa jeunesse.

Tandis que le Guide s'attirait le mépris des honnêtes gens par ses vices, son ancien camarade, l'Albane (*Carlo Albani*), comme lui enfant de Bologne, se conciliait l'estime universelle par l'élévation et par la douceur de son caractère, par ses vertus aimables et par un désintéressement aussi rare que son talent. Il ne demandait pas de ses tableaux un prix élevé; il lui suffisait de faire vivre honorablement sa famille, dans le sein de laquelle il goûtait le bonheur le plus pur. Bon et généreux, il paya les dettes fort considérables de son frère, qui avait dissipé tous ses biens, et qui était mort insolvable.

Il se plaisait à enseigner son art aux élèves qui venaient lui demander des leçons; ils les aimait, il leur montrait de l'estime, et allait jusqu'à leur demander leur avis sur ses propres ouvrages. Il les protégeait de toute manière, il les aidait de ses conseils et de ses recommandations; non-seulement il n'exigeait rien de ceux qui n'étaient pas riches, mais bien souvent sa libéralité venait à leur aide.

Le soin de sa famille l'absorbait entièrement, et son ardeur pour le travail ne cessait de s'accroître; le grand âge auquel il parvint ne diminua pas son application.

Il mourut estimé, aimé et admiré de tous.

La grâce est le caractère principal de son talent, et il excelle particulièrement dans les figures d'enfants, de femmes et d'anges. Son imagination, fécondée par la lecture des poètes, lui a fourni des idées très-heureuses, des allusions intéressantes, des sujets pleins de charme.

L'Albane passait habituellement l'été dans deux maisons de campagne qui lui appartenaient, et qui étaient ornées de bosquets et de fontaines. C'est dans ces charmantes retraites qu'il trouvait les sites enchanteurs, les riants paysages qu'il a délicieusement reproduits dans ses tableaux.

Exemple pour les industriels : Oberkampf¹.

A l'âge de dix-huit ans, Oberkampf, fils d'un pauvre teinturier établi en Suisse, vint à Paris, seul, à pied, ne sachant pas un mot de français, et n'étant muni d'aucune sorte de recommandation.

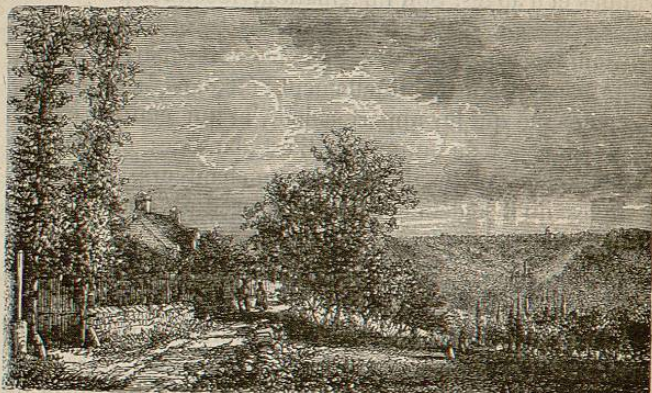
L'industrie des toiles peintes, en France, était alors dans l'enfance; elle n'existait, pour ainsi dire, que de nom. Après avoir travaillé deux ans dans un établissement, à Paris, en qualité de graveur et de coloriste, Oberkampf, sans autres ressources que les petites économies qu'il avait faites pendant ces deux années, conçut le hardi projet de créer en France une manufacture de toiles peintes qui pût rivaliser avec celles de l'étranger: il s'établit dans la vallée de Jouy, traversée par la petite rivière de Bièvre, entre Paris et Versailles, vallée alors marécageuse et presque déserte.

C'est là qu'une simple chaumière devint le berceau d'une grande industrie qui devait surpasser les plus célèbres établissements de la Grande-Bretagne, et affranchir notre patrie du tribut qu'elle payait à l'étranger.

Pour mettre en œuvre deux procédés nouveaux qu'il avait découverts, l'impression à la planche et l'impression au rouleau, il lui aurait fallu plusieurs artistes, un dessinateur, un graveur, un imprimeur et un teinturier. Ober-

1. Né en 1738, à Weissembach, près d'Anspach (Bavière), mort en 1815.

kampf était seul : seul il se chargea du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture, sans avoir d'autre



Vallée de Jouy.

atelier que sa chambre, qui contenait à peine un lit et une chaise.

Les premiers essais réussirent. On s'empressa d'acheter les produits élégants de son travail. Laborieux, économe, il donna chaque jour à son établissement une extension nouvelle : d'immenses bâtiments s'élevèrent, les marais d'alentour furent desséchés, la contrée entière assainie, et quinze cents ouvriers trouvèrent leur subsistance dans cette vallée naguère inféconde et malsaine.

L'infatigable Oberkampf, sans être ébloui de sa prospérité, ne songeait qu'à mériter et à soutenir sa renommée par de nouveaux progrès. Telle était, dans sa fabrique, la perfection des dessins et des couleurs, que des négociants anglais venaient acheter à Jouy des toiles peintes, pour les revendre chez eux comme marchandises des Indes. Oberkampf eut des imitateurs. En peu de temps on vit s'élever trois cents établissements, émules du sien, où vingt mille ouvriers furent assurés de leur subsistance.

La Révolution faillit ruiner la manufacture de Jouy ; mais Oberkampf, grâce à son crédit, à son infatigable acti-

tivité, et à la confiance publique, eut bientôt mis ordre à ses affaires, et réparé toutes ses pertes.

Dix ans avant sa mort, il fonda la filature de coton d'Essonne, et enleva ainsi aux Anglais le privilège de filer et de tisser le coton, par des moyens ingénieux et économiques qui diminuaient considérablement les frais de main-d'œuvre. Cette seconde création eut le succès de la première, et cette branche importante d'industrie fut un accroissement de la fortune publique.

Au milieu de ces utiles travaux, Oberkampf reçut les plus honorables encouragements. Napoléon voulut le faire sénateur, il refusa. Pour le forcer à accepter une marque de son estime, il détacha de sa propre boutonnière la croix de la Légion d'honneur, et la lui remit, en disant : « Personne n'en est plus digne. »

Napoléon se plaisait à aller dans son établissement causer avec lui. Il disait un jour : « Vous et moi nous faisons une bonne guerre aux Anglais : vous par votre industrie, moi par mes armes. » Puis il ajouta, comme par une prévision de l'avenir : « C'est encore vous qui faites la meilleure. »

La bonté d'Oberkampf égalait la justesse et l'étendue de son esprit. Dès que sa fortune le lui permit, il songea à faire du bien, et il commença par ceux qui l'avaient obligé. En arrivant à Paris, il avait été bien accueilli par le concierge du ministère des finances, brave homme qui l'avait aidé de sa modeste protection. Oberkampf, aux jours de la prospérité, le combla de bienfaits. Il fit une pension à une pauvre femme qui préparait, au faubourg Saint-Marceau, son petit dîner à huit sous par jour, et qui lui avait montré de l'affection.

Lorsque, dans la Révolution, il s'était vu tout près de sa ruine, il n'avait pas voulu renvoyer ses ouvriers. Jamais il ne cessa de visiter régulièrement ses manufactures. Il adressait à tous ses ouvriers des paroles bienveillantes ; il aidait ceux qui étaient dans le besoin. S'ils tombaient malades, il les faisait soigner à ses frais, et continuait de leur payer leurs journées, comme s'ils eussent continué leur travail.

Il accueillait dans ses fabriques tous les enfants orphelins du voisinage, il les élevait jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de se rendre utiles; ils étaient pour lui comme des enfants d'adoption.

INSTITUTEURS ET ÉLÈVES; ÉDUCATION.

L'éducation de la jeunesse est une œuvre de dévouement, sans s'élever à la sublimité de la tendresse paternelle, celle d'un maître peut cependant en approcher. (B.)

Pour que l'éducation d'un enfant réussisse, il faut avant tout, qu'il soit docile et appliqué : de toutes les personnes qui concourent à son éducation, celle qui joue le rôle le plus important, c'est lui-même; s'il ne seconde pas par un effort intérieur les soins qu'on lui donne, ils deviennent tous inutiles. (B.)

Les arbres bien soignés.

Dans un beau jour de printemps, un père de famille, avec son petit garçon, visitait un jardin. L'enfant contemplait avec attention les arbres et les autres plantes.

« Pourquoi cet arbre est-il si beau et si droit? disait Alphonse à son père; et pourquoi l'autre ne l'est-il pas? — C'est, répondit le père, qu'on a ainsi dressé celui-ci dans le principe, qu'on l'a palissé et qu'on l'a taillé; au contraire, on a laissé croître celui-là sans aucun soin.

— Et pourquoi ces fleurs sont-elles déjà si belles, tandis que les autres de la même espèce sont à peine ouvertes? — Parce qu'elles sont mieux cultivées que les autres.

— Tout dans un jardin dépend donc des soins et de la culture? dit Alphonse. — Oui, mon enfant, répondit le père, et ceci est une leçon pour nous.

« Tu ressembles à ce beau jeune arbre. Si je ne te laisse pas faire à ton gré tout ce qui te plaît, mais si je te dis ce que tu dois faire ou ne pas faire, si je t'oblige d'apprendre des choses utiles, et si tu es obéissant, alors tu pourras aussi devenir un bon arbre fruitier parmi les hommes. »

Sage réponse d'un paysan.

Le temps et l'argent que coûte l'éducation sont toujours bien employés.

C'est ce que fait comprendre la réponse ingénieuse qu'un honnête paysan adressa un jour à une personne qui lui demandait quel emploi il faisait de l'argent qu'il gagnait par son travail.

« Je le divise en trois parts, répondit le paysan : la première sert à payer mes dettes; la seconde est employée à mes dépenses et à celles de ma femme; et quant à la troisième, je la place à gros intérêts.

— Que voulez-vous dire par là?

— Le voici : je consacre la première part à soutenir mes parents âgés : n'est-ce pas payer une dette? Je consacre la troisième à élever mes enfants : n'est-ce pas la placer à gros intérêts? »

Éducation des jeunes Spartiates.

A Sparte¹, on accoutumait les enfants de très-bonne heure à rester seuls, à marcher dans l'obscurité, pour qu'ils prissent l'habitude de ne rien craindre. On les accoutumait aussi à n'être ni difficiles ni délicats pour leur nourriture; à ne point se livrer à la mauvaise humeur, aux cris, aux pleurs, aux emportements; à marcher nu-pieds; à coucher durement, et souvent sur la terre; à porter le même habit en hiver et en été, pour s'endurcir contre le froid et le chaud. A l'âge de sept ans, on les mettait sous la conduite de maîtres habiles et sévères. Leur éducation n'était, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance, le législateur ayant bien compris que le moyen le plus sûr d'avoir des citoyens soumis aux lois et aux magistrats était d'apprendre aux enfants, dès leurs premières années, à être parfaitement soumis à leurs maîtres.

Devenus plus grands, lorsqu'ils étaient admis à la table des personnes plus âgées, on leur montrait la porte de la salle en leur disant ces mots : « Aucune parole ne doit sortir par cette porte. » Leçon journalière qui leur imprimait l'habitude de la discrétion.

1. La ville de Sparte, en Grèce, s'appelait aussi Lacédémone.

Le législateur des Lacédémoniens, Lycurgue¹, eut beaucoup de peine à persuader à ses compatriotes l'utilité d'une éducation à la fois si forte et si minutieuse; il se servit d'une fable vivante pour les convaincre, et cet apologue d'un nouveau genre eut plus de succès que des raisonnements.

Il avait élevé deux chiens, tous deux nés du même père et de la même mère, dressant l'un avec sévérité, et donnant à l'autre toute la liberté et toute la nourriture qu'il voulait. Un jour, devant l'assemblée du peuple, il fit venir ces deux chiens; en même temps il posa à terre une écuelle de soupe, et fit lâcher un lièvre: le chien bien dressé courut au gibier, et son camarade au potage. « Voyez, dit le législateur, l'effet de l'éducation: ces animaux sont de même race et du même sang; l'un est gourmand, l'autre est chasseur: tel est le résultat des leçons qu'on leur a données, des habitudes qu'ils ont prises. Vos enfants seront des hommes lâches ou courageux, selon que vous négligerez ou suivrez les lois que je vous propose. » Sparte le crut, et devint la cité la plus puissante de la Grèce.

Fénelon et son élève.

Jamais le pouvoir de l'éducation sur les âmes ne se manifesta d'une manière plus éclatante que lorsque Louis XIV confia son petit-fils, le duc de Bourgogne, aux soins de l'immortel Fénelon. Il y avait beaucoup à faire, car cet enfant était né avec un naturel violent et vicieux que jusque-là l'on n'avait pas même essayé de combattre. Voici quel portrait fait de lui un célèbre auteur contemporain:

« Le prince, héritier de la couronne, naquit terrible, et sa jeunesse fit trembler: dur et colère jusqu'aux derniers emportements, et jusque contre les choses inanimées; impétueux avec fureur; incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît

1. Lycurgue vivait 884 ans avant Jésus-Christ.

dans son corps; opiniâtre à l'excès; aimant avec fureur la bonne chère, la chasse, le jeu et tous les plaisirs; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, et impitoyable dans ses railleries. De la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme des atomes avec lesquels il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. »

Tel était le caractère qu'il fallait dompter et assouplir: la tâche était rude, mais les difficultés n'étaient pas insurmontables: car dans l'éducation il n'y a d'incurable que la lâche indolence et le défaut absolu d'esprit. L'enfant avait une rare activité, une vive intelligence, Voici ce que dit encore le même auteur:

« L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses furies, ses réponses étonnaient; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements. Il se jouait des connaissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses. »

Le caractère de Fénelon était merveilleusement disposé pour cette grande tâche de l'éducation, à laquelle toutes les lumières de l'esprit ne suffisent pas. C'était un mélange exquis de tendresse et de force, de complaisance et de fermeté, de patience et de souplesse, où la grâce tempérerait l'énergie. Il faut, avec les enfants, du caractère et de l'âme: de l'âme pour les attirer, du caractère pour les dominer. Ces deux qualités, Fénelon les possédait admirablement: il en usa pour prendre sur son élève l'ascendant nécessaire.

Les débuts de cette mémorable éducation furent orageux. Dans un de ses accès de colère, l'intraitable enfant osa dire à son précepteur: « Vous oubliez qui je suis et qui vous êtes. » Fénelon ne répondit rien. Pendant tout le reste du jour il laissa le coupable à ses réflexions. Le lendemain matin il entra plus tôt que de coutume dans la chambre de son élève, et d'un ton grave et triste il lui dit:

Je ne sais si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier, que vous saviez *qui vous êtes et qui je suis*; il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre. Vous vous imaginez donc être plus que moi? quel-

ques valets vous l'auront dit ; et moi je ne crains pas de vous dire, puisque vous m'y forcez, que *je suis plus que vous*. Vous comprenez assez qu'il n'est pas ici question de la naissance, qui n'ajoute rien au mérite. Vous ne sauriez douter que je suis au-dessus de vous par les lumières et les connaissances. Vous ne savez que ce que je vous ai appris, et ce que je vous ai appris n'est rien, comparé à ce qu'il me resterait à vous apprendre. Quant à l'autorité, vous n'en avez aucune sur moi, et je l'ai moi-même, au contraire, pleine et entière sur vous ; le roi et monseigneur votre père vous l'ont dit assez souvent. Vous croyez peut-être que je m'estime fort heureux d'être pourvu de l'emploi que j'exerce auprès de vous ; dissuadez-vous encore : je ne m'en suis chargé que pour obéir au roi, et je vais vous conduire chez lui pour le supplier de vous nommer un autre précepteur, dont je souhaite que les soins soient plus heureux que les miens. »

A ces paroles l'enfant répondit par un torrent de larmes. Fénelon se laissa enfin désarmer par ses prières.

Depuis ce jour l'éducation du duc de Bourgogne alla de mieux en mieux. Les leçons de Fénelon eurent un succès qui tient du prodige : non-seulement elles ornèrent l'esprit de son élève, mais elles opérèrent en lui une transformation morale qui frappa tous les yeux. L'auteur qui nous a dit ce qu'était d'abord l'enfant, va nous apprendre ce qu'il devint, grâce aux soins de Fénelon :

« De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, et, autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour lui-même. Tout appliqué à ses devoirs, et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné. La brièveté des jours faisait toute sa douleur. »

Les deux éducations.

Deux sœurs avaient chacune un fils qu'elles élevaient fort différemment. L'une, faible et facile à l'excès, comblait le

sien de dons et de caresses : bonbons de toutes sortes, joujoux de prix, habits de fantaisie, étaient prodigués à Fanfan. L'autre (on l'appelaît Émile) était élevé sévèrement en apparence, mais cependant avec une tendresse éclairée qui paraissait de la dureté à la mère de Fanfan. Fanfan avait des trésors de bonbons et de dragées qu'il dévorait quelquefois tout seul pendant la nuit. Fanfan avait un magasin de jouets qu'il s'amusait quelquefois à briser, pour se donner le plaisir du changement. Fanfan était en tout un enfant gâté, qui voulait des bas de soie quand il gelait à pierre fendre ; qui voulait des eaux de senteur pour parfumer son mouchoir et ses poches ; qui n'aimait que les souliers neufs et les beaux habits. Qu'arriva-t-il ? Fanfan eut des rhumes affreux qui lui rendirent le nez rouge, les yeux chassieux et les oreilles enflées ; Fanfan eut l'estomac gâté par les sucreries, et ses dents devinrent noires comme des clous de girofle ; Fanfan se blasa sur tout : il devint fantasque, ennuyé, pleureur, chétif, malingre et sot. Quant à Émile, accoutumé aux privations, ne jouant que pour déployer ses forces, ne mangeant que des choses simples et saines, sautant à bas du lit dès qu'il ne dormait plus, sans caprices, sans humeur, sincère, diligent et bon, il fut doué d'un jugement aussi droit que son corps était vigoureux. Il fut la joie et le bonheur de sa mère, le modèle de ses camarades, et devint par la suite un homme de bien et un homme utile.

L'éducation molle fait des avortons ; l'éducation mâle et sévère donne seule des hommes à la patrie.

L'élève rebelle.

Récit d'un ancien élève du collège de ***.

Après avoir eu le malheur de perdre mon père et celui d'être gâté par une mère excessivement faible, je fus enfin mis, presque par force, au collège, grâce à la volonté énergique de mon tuteur. Il était temps : j'avais déjà quatorze ans, et, à l'exception de ce qu'on enseigne dans les écoles élémentaires, je ne savais absolument rien.